HORACE.

Traité

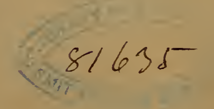
présenté à la Faculté de Philosophie de l'université de

ROSTOCK

pour être reçu docteur en philosophie

par

Paul Pfeffer.



Tilsit, 1873.

Typographie de H. Post.

Toutes les relations de nos jours soit dans la vie intérieure soit dans l'extérieure, dont la contemplation sert aux siècles suivants à en tirer l'avantage et l'expérience des passés et de s'approcher ainsi de plus en plus de l'état le plus perfectionné imaginable, nous les trouvons comme de fidèles images dans l'antiquité. Son imitation a arrosé à des époques différentes et à plusieurs reprises les racines séchées du genre humain, lui a amené une sève nouvelle et a fait, que l'arbre de la civilisation humaine tari faute de culture, a poussé de nouvelles branches, de vertes feuilles et encore des fruits pleins de suc et de fraîcheur. Des jardiniers, le coeur remplis d'idées bienvieillantes à tout le genre humain y allaient chercher des germes et des rejets de cet arbre florissant et les transplanter dans le sol aride de leurs temps. Et ils réussirent d'autaut plus que le sol avait gardé dans son fond sa fertilité et n'avait manqué que d'une cultivation sage et régulière.

L'antiquité fut assez riche pour satisfaire tous les désirs que l'on venait accomplir chez elle et jamais elle ne manqua de matière à communiquer des vérités générales et éternelles à ceux qui en voulaient y chercher. Personne n'y vint envain. Dans la foule des hommes nobles et généreux qui allaient puiser à cette source jamais intermittente pour désaltérer l'humanité mourant de soif, nous voyons aussi Corneille, qui voulait y retremper ses idées et les rendre communes au monde entier. Il l'a fait en nous laissant de belles oeuvres,

qui nous peignent la haute vertu et les fermes caractères de quelques grands hommes du passé, afinque nous autres nous efforçassions de les égaler. L'un de ses plus celèbres ouvrages c'est la tragédie, qui traite le combat des Horaces et des Curiaces, intitulée Horace; essayons de regarder de plus près ce qu'elle nous offre de beau et d'élevé, et ce qui n'est pas de notre goût.

Avant d'entreprendre l'analyse de notre tragédie, écoutons d'abord ce que nous en dit Tite-Live pour le matériel. „Il y eut eu des invasions mutuelles de la part des Romains et de celle des Albains sur leur terre pour emporter du butin. Lorsque tous les deux peuples s'envoyèrent des ambassadeurs pour redemander ce qu' on avait enlevé et avoir satisfaction, le roi de Rome, Tullus Hostilius, fit par de grandes fêtes qu' il laissait célébrer en l'honneur des ambassadeurs d'Albe, leur retarder la demande de satisfaction, et déclara, lorsqu' il eut entendu que ses envoyés à lui eurent déjà déclaré la guerre au roi d'Albe, Cluilius, puisque celui-ci n'avait voulu rien rendre, aux envoyés d'Albe, qui enfin parvinrent à se défaire de leur commission, que toute la responsabilité de cette guerre à venir entre des nations si intimement liées tombait sur Albe, qu'il en prenait les dieux pour témoins. Les Albains envahissent les premiers la terre romaine et dressent à cinq mille pas des murs de Rome un camp, pour y attendre l'ennemi. Après la mort de leur roi Cluilius, dans laquelle Tullus prévoit des auspices funestes pour les Albains, ceux-ci élurent un certain Mettius Fufetius chef de l'expédition. Le roi Tullus profitant d'une nuit sombre dépasse le camp des Albains et fait une invasion sur leur terre, ce qui força Mettus Fufetius de décamper et de subir la chance d'un combat ouvert. Mais avant d'y aller, il prie Tullus de lui accorder quelques moments, car il a une proposition à lui faire. Tullus y consent et, après avoir rangé son armée pour toute éventualité, entend le discours de l'Albain, dont les paroles sont à peu près les suivantes: „L'avidité de l'empire a excité deux peuples voisins et joints par les liens de l'affinité l'un contre

l'autre et je ne veux regarder de près à qui en est la faute; mais ce que je veux prétendre, c'est que nos ennemis mutuels les Toscains, envieux déjà depuis longtemps, quand ils nous verront brisés et vaincus par ce combat instant, en tireront le seul avantage et nous soumettront et les uns et les autres; c'est pourquoi avant de subir un sort incertain, choisissons un autre chemin qui nous épargne le versement de tant de sang.“ Un tel discours ne déplaît guère à Tullus et puisque par hazard il y avait dans chaque armée trois frères jumeaux, on convient, que ces trois décideront, lequel des deux peuples commandera désormais à l'autre. Les prêtres sont convoqués à faire les conventions mutuelles en remplissant les formalités d'usage. Cette condition finie, le combat peut avoir lieu. Les fréres jumeaux, qui se nomment les Horaces et les Curiaces, dont l'origine d'ailleurs n'est pas assez connue, si les Curiaces sont du peuple Albain et les Horaces appartiennent aux Romains ce que Tite-Live croit, se préparent pour la guerre, sachant bien que le salut de la patrie dépend d'eux-mêmes. Les deux armées rompant les rangs restent silencieuses et pleines d'attente, quelle sera la fin de cette affaire périlleuse. Les trois frères jumeaux viennent aux mains et déjà au premier concours deux Romains tombent morts ayant blessé les trois Curiaces; le troisième Horace seul est intact et voyant bien, qu'il ne peut seul soutenir le combat contre trois à la fois même blessés, il fait semblant de prendre la fuite, pour séparer les trois Curiaces. Il réussit; au premier qui a dévancé ses frères, il se jette violemment et le tue, ainsi le second et bientôt aprés aussi le troisième. La joie parmi les Romains fut indicible, leur empire sur les Albains, si douteux un moment, est décidé.“

„Horace, chargé des armes des trois Curiaces, est conduit en triomphe en ville, où il rencontre sa soeur Camille, fiancée à l'un des Curiaces tués; celle-ci reconnaît les armes de feu son fiancé et pousse de grands cris de douleur et de malédiction contre son frére. Furieux de ce que quelqu'un ose plaindre un ennemi tué des Romains, celui-ci sort l'epée et la passe à travèrs le corps

de sa seur, qu'elle tombe morte sur-le-champ. Le peuple Romain, quoique noyé encore dans la joie sur la victoire d'Horace, le conduit néanmoins effrayé de ce meurtre inoui devant le roi, pour l'avoir jugé par lui. Mais le roi, ne voulant perdre l'homme qui venait lui gagner l'empire sur un autre peuple et rempli de pitié pour lui, le renvoie devant le tribunal des duumvirs, afinque ceux-ci prononcent le crime de lèse-majesté. Une sentence donnée par eux en défaveur de l'accusé était suivie par une exécution honteuse et immédiate au gibet, en cas que l'accusé n'en appellât pas au peuple. Horace soumis au jugement des duumvirs est trouvé coupable et condamné à la mort au gibet, mais à l'instance du roi Tullus il en appelle au peuple, de qui dépend maintenant la décision. Sur cela le vieux père d'Horace survient et implore en des termes les plus touchants et éloquents le peuple de ne pas porter une sentence de mort à son fils. Le peuple ému par les exclamations du père absout le fils et veut qu'il expie le crime par une amende et et qu'il passe la tête couverte par-dessous une pièce de bois, ressemblant à un gibet. Ensuite on enterre la soeur à la place où elle avait été tuée."

Cette histoire racontée par Tite-Live est, pour adopter l'expression d'Aristote, la fable, dont est composée notre tragédie en question. Regardons maintenant, comment Corneille en a disposé et examinons plus tard son arrangement.

La tragédie est divisée en cinq actes et contient en forme poétique ce que Tite-Live vient de nous raconter sur le combat de Rome avec Albe.

Acte I. Sabine, fille d'Alba longa et épouse du jeune Horace, d'origine Romaine, s'accuse vis-à-vis de Julie sa confidente, d'une trop grande faiblesse à cause du combat qui va avoir lieu entre les deux camps; son coeur est partagé entre son mari et son frère et par conséquent la crainte qu' elle a conçue est bien justifiée. Elle sait tout de même encore commander à ses larmes et croit avoir fait par là tout ce qu'on peut demander

à une femme. Lorsque Julie lui déclare que c'est indigne d'une Romaine que de montrer des pleurs dans un moment où tout le monde conçoit les meilleures espérances pour l'avenir et qu'elle lui oppose Camille, fiancée de Curiace, qui renonce à tous les projets de mariage avec celui-ci et se donne tout entière à la joie sur le combat venant et est allée même jusqu' à éveiller des espoirs en Valère son amoureux jusqu' alors répudié pour Curiace, Sabine lui explique que ce serait bien peu naturel que de ne pas craindre pour le pays où elle est née, qu'elle est cependant à même d'être pour le parti succombant; quant à Camille, elle, Sabine craint que ce grand événement à venir ne lui ait confondu la tête et ne l'ait détournée de son frère, accusation d'autant plus excusable que l'amour fraternel l'y inspire. Elle ne peut devenir maîtresse de son affliction et laisse Julie seule avec Camille, qui vient dans ce moment.

Celle-ci démontre aussitôt que ses idées ne sont pas telles que Julie les avait expliquées. Sa douleur n'est pas moins grande que celle de Sabine; elle ne peut non plus mettre d'accord son devoir avec l'amour, quoique ce dernier prévale; tout lui est Curiace. Quant à ce qu'elle a fait bonne mine à Valère, elle l'a fait en conséquence d'un songe qu'elle vient de faire et qui lui a prédit que toute cette triste affaire et la disharmonie entre les deux villes finirait avec la paix et qu'elle serait alors à jamais réunie avec Curiace; c'est pourquoi elle a été si joyeuse. Dans la nuit suivante cependant ces belles illusions ont disparu, car elle a entendu, que le combat va avoir lieu; dès ce moment elle n'a vu que du sang, des blessés et des morts, dont elle est encore tout effrayée. Julie tâche de la tranquilliser en lui disant que de tels songes sont à interpréter dans un sens contraire.

Encore à ces mots Camille voit son Curiace; elle l'aborde violemment et lui suppose même l'abandon de l'affaire brûlante pour son amour pour elle. Curiace la désabuse; il vient la voir non pas parcequ'il ne veut prendre part au combat; mais parcequ'on a établi la paix d'aprés la proposition de son chef,

d'apaiser enfin la querelle des deux villes si intimement liées par le duel de quelques hommes des deux armées; c'est par cette raison qu'il vient, et encore pour lui annoncer que le vieux père Horace a donné le consentement de son mariage avec Camille pour demain.

Acte II. Après ces mots les femmes sortent et le second acte nous montre d'abord les deux personnages principaux de la pièce, Horace et Curiace seuls, dont le premier connaît déjà le choix qui est tombé sur lui, d'être celui qui doit soutenir le combat contre les élus de l'armée ennemie. Curiace le félicite de l'honneur que Rome lui a fait en le choisissant et en mettant son sort dans ses mains; on croirait, dit-il, qu'il n'y avait point d'autre Romain qui fût digne de cette noble tâche. Lui-même lié avec lui par des liens si doux se croit aussi le droit d'avoir part dans un certain égard à cet honneur, quand même il le force de l'autre côté de contraindre sa joie; car ce choix tombé sur un Horace, dont rien n'égale la vertu, décide d'avance le sort de sa patrie; sa perte est assurée, et il se voit déjà sujet à la supériorité de Rome. Ce n'est pas là une raison de trembler pour Albe, Horace lui répond; plains plutôt Rome, qui parmi tant d'hommes supérieurs n'a su que faire un si mauvais choix. Horace prévoit sa mort, mais devenir sujet-jamais! Ou il est vainqueur ou il meurt; il n'y a pas d'autre alternative pour lui. Curiace continue tout de même à plaindre la position louche, où ils sont placés par le sort, le devoir et le coeur restent en divorce, il voit des pleurs des deux côtés. Quoique Horace lui dise qu'il ne connaisse rien de plus doux que de mourir pour sa patrie, et que rien n'en surpasse la gloire, Curiace lui donnant raison en général, parle toujours des plaintes de ceux qui survivent; la gloire ne les anéantit pas.

Sur cela Flavian, soldat d'Albe se présente sur la scène et annonce à Curiace que leur chef commun l'a choisi d'être avec ses deux frères l'adversaire d'Horace. Curiace ne veut croire ce qu'il vient d'entendre et ce n'est qu' après une seconde reprise de la part de Flavian qu'il montre l'entente de ce que celui

lui a dit. Lorsque Flavian, qui s'étonne de ce retardement, l'exprime en des paroles choquantes pour Curiace, celui-ci répond tout bref qu'il pouvait s'en aller dire au chef, qu'il accepte le choix.

Aprés sa sortie Curiace conjure toute la puissance des dieux au ciel et sous la terre de leur montrer toute leur fureur, et celle-ci ne serait rien en comparaison avec l'honneur que l'on allait leur faire. Horace au contraire en est bien content; il voit en ce que ce sont justement eux qui sont destinés pour cette noble tâche que le sort leur est favorable et propice; prouver une grande bravoure dans un combat contre des ennemis tant soit peu indifférents, exposer même sa vie, c'est quelque chose de si ordinaire que des milliers de personnes le font; mais tirer l'épée contre ce qu'on aime le plus, faire tous les efforts possibles à le vaincre et à l'immoler, cela n'appartient qu'aux âmes élevées et élues. Curiace consent que c'est une occasion de les rendre à jamais immortels dans les yeux du monde, mais cela ne l'empêche pas de nommer l'opinion justement prononcée par Horace barbare; il préfère un autre chemin à l'immortalité. Quand même il n'est aucun moment douteux de son devoir envers la patrie, il ne peut cesser être homme et sentir en tel; mieux lui aurait valu la mort que de subir un tel combat; à ce prix sanglant il ne voudrait être Romain pour se garder encore quelque sentiment humain. Mais Horace reste l'homme ferme et résolu; si pour lui aussi ce divorce existe il n'en frémit pas du tout; son pays commande à se battre et il obéit contre qui que ce soit; Rome l'a choisi, Curiace est son adversaire, il ne le connaît plus. „Je te connais encore," lui répondit simplement et noblement Curiace, „j'admire ta vertu, mais ne demande pas que telle soit aussi la mienne." Après qu' Horace lui dit encore quelques mots, où il se moque des plaintes de Curiace, il veut quitter la scène, pour laisser Horace seul avec sa soeur Camille qui vient d'arriver et pour aller encourager sa femme Sabine d'être toujours Romaine quel que soit le sort qu'il encourt.

Mais avant de sortir il adresse encore quelques paroles à Camille qui sait aussi déjà la destinée de son amant; „ne perds pas le courage, lui dit-il, quand même le sort te fait échoir quelque chose de funeste; n'oublie aucun moment l'importance du moment qui va se dénouer et ne fais sentir le succès éventuel à aucun de nous deux.“ Puis il sort et laisse Camille seule avec Curiace. A la question, qu'elle lui fait, s'il s'est ravisé, celui-ci lui répond en portant amèrement plainte envers son terrible destin, qu'il faut aller; la patrie a mis une telle confiance en lui et il n'est pas homme à la tromper. Aucun moyen de le persuader est omis par Camille à le faire céder; „rien ne peut plus augmenter ta gloire acquise par tant de beaux exploits, lui dit-elle, pourquoi ne veux tu pas donner à autrui l'occasion de ceindre le front avec des lauriers?“ Mais il tient bon: vaincre ou mourir reste sa dévise, rien ne peut ébranler sa résolution une fois conçue, il se doit à son pays, et ne pourrait vivre avec de la honte. Tout essai de Camille est vain, même l'assurance de son amour le plus ardent qui l'attendrit un instant, ne le fait pas fléchir; de plus, il va jusqu' à lui faire un outrage feint en lui rendant sa parole, dans le seul but d'assoupir les doux sentiments de son intérieur et de se rendre plus fort pour le combat venant. Camille n'en est pas atteinte, elle l'en aime d'autant plus et finit par lui montrer déjà un changement d'idées, à le vouloir faire dévier de son devoir. A ces mots Sabine et Horace rentrent. Curiace en est mécontent, puisqu'il craint de subir encore une fois l'orage à peine essuyé, mais il se trompe; Camille leur fait une autre proposition. Le combat que le deux amis vont avoir est à présent sans une raison quelconque et pour cela peu naturel; si, au contraire, l'un d'eux prend le parti de la tuer, elle-même, seul lien entre eux, ils n'ont plus lieu de s'aimer et même le droit de se battre; dans ce but elle s'offre volontairement d'être tuée, car quel prix pourrait avoir pour elle une vie, où elle serait forcée, de voir toujours dans l'un d'eux le meurtrier de ce qui lui a été le plus cher? Tous les deux sont étonnés de l'immense grandeur de cette offre et font semblant de fléchir.

Alors Sabine leur reproche leur faiblesse et les outrage on ne peut plus par des mots. Horace l'apostrophe tout court et s'étonne qu'elle puisse lui suggérer des idées d'amollissement, à lui dont la vertu est au-dessus de tout. Sur ces paroles le vieil Horace paraît et demande ce qui se passe? Le moment du combat est là, tout le monde les attend et ce n'est plus le temps de se donner à des pleurs. Cette dernière supposition est réfutée par Sabine qui lui déclare que jamais hommes ne sont trouvés plus dignes d'une noble commission telle que la leur. L'amour et le désespoir au coeur les deux femmes sortent.

A partir de ce moment les deux amis sont tout hommes; Horace, fils, prie encore son père de retenir les deux femmes dans leurs chambres, afin qu'elles ne parviennent pas à voir le combat des murs et à l'interrompre par des cris inutiles. Le vieil Horace le lui promet et puis leur dit adieu, les larmes aux yeux, mais leur rappellant, encore avec le dernier mot leur devoir.

Acte III. Le troisième acte est introduit par un monologue de Sabine qui montre la résolution de prendre désormais un parti fixe. Dans une affaire douteuse le coeur doit se tenir à une chose certaine soit de la crainte soit de l'espoir. Elle se décide enfin pour le dernier, quelque difficile que soit la décision. Son coeur penche des deux côtés, car de l'un son amour l'appelle, de l'autre la nature et le souvenir du passé. Dans ce cas-ci ce sont l'honneur et la cause du combat qui peuvent être les points de mire pour elle; l'issue du combat regardée du point de vue de l'honneur ne peut que lui apporter de la gloire, car elle appartient à toutes les deux maisons des combattants. Elle s'en vante par conséquent d'avoir ôté à la fortune ce qu'elle avait d'amer dans sa disposition. Mais elle n'a aussitôt gagné ce repos semblant, que son âme s'en révolte. Comme la foudre qui ne donne de lumière éblouissante que pour un instant pour rendre tout de suite après la nuit d'autant plus sombre, son éclair d'espoir qu'elle vient concevoir, la repousse dans un dilemme affreux, elle n'en trouve

aucune issue; la puissance des dieux tout-puissants est trop grande, elle règne et n'est pas à ébranler.

Elle persévère dans le doute et essaie à se soulager par la question addressée à Julie qui entre justement, si elle sait quelque chose de sûr concernant le combat. Celle-ci étonnée que Sabine n'en ait rien encore entendu, raconte alors ce qui s'est passé sur le champ devant les murs: Les combattants avaient été sur le point de venir aux mains lorsque les deux camps avaient commencé à murmurer sur l'apparent tort que faisaient ces quelques hommes, qui étaient donc si fortement attachés l'un à l'autre par des liens si différents; partout s'élévaient des voix, qui après des milliers de raisonnements divers accusent les chefs, d'avoir fait un tel choix apparemment contre la nature et barbare. Peu s'en fallait qu'ils n'en fussent venus aux mains. Mais malgré tout ce bruit les six hommes pour lesquels le mécontentement général s'est montré persistent opiniâtrement à exécuter la tâche, à laquelle leurs chefs les ont appelés; ils savaient trop bien apprécier l'honneur que l'on leur avait fait par ce choix pour ne plus pouvoir y rénoncer. Les esprits s'échauffaient de plus en plus, les chefs ne savaient plus à quoi s'en tenir; lorsque heureusement au roi Tulle venait l'idée de demander aux dieux, s'ils approuvaient ce choix une fois déterminé ou non. Les soldats tout rudes qu'étaient leurs esprits, y consentaient par respect des dieux. Par ce récit, Julie met Sabine au courant des affaires et ne reçoit d'autre réponse par elle, que celle que les dieux immortels ne laisseront pas commettre un si grand crime. Sabine commence à espérer et veut faire prendre part de ce doux espoir à Camille qui entre. Mais celle-ci ne veut pas l'accepter tel et ne croit toute cette affaire qu'un petit delai. Les dieux qui pourraient sembler avoir excité ce tumulte ne se contredisent point. Ce que le peuple veut, ne veulent pas toujours les dieux qui ne descendent que jusqu' à leurs remplaçants sur la terre, c'est-à-dire aux rois, pour leur indiquer la route qu'ils doivent marcher. Les oracles mêmes, émanant de la sagesse des dieux, sur lesquels Julie se

pose, sont à peu d'exceptions près intelligibles pour tout le monde. Sabine n'en est pas persuadée, de nouveau elle prie Camille d'avoir bon espoir, car c'est impossible, que ce delai ne contienne quelque chose de bon. Le ciel y est pour quelque chose et cela est de haute importance. Julie ne sachant non plus à quoi s'en tenir s'en va après des paroles consolantes pour avoir d'autres nouvelles.

Les deux femmes Sabine et Camille, qui par les circonstances sont touchées le plus par la malheureuse disposition du sort après les six combattants, s'éclaircissent enfin sur leur perte éventuelle. Pendant que Sabine prétend que c'est elle qui perd le plus dans une issue funeste du combat, Camille lui explique la situation actuelle, où elles se trouvent: Sabine, dit-elle, qui par ce qu'elle a marié Horace et s'est dégagée par cela dans un certain égard de sa famille et de ses membres, n'a qu'une perte à craindre, celle de son mari. Toute différente est sa position à elle-même; si près du mariage elle n'est pas épouse et reste alors encore soeur, ses sentiments sont partagés de deux côtés et par cette raison sa perte est double et surpasse de beaucoup celle de Sabine. De quel côté doit-elle exprimer un souhait? C'est envain que Sabine déclare qu' avec le mariage on ne cesse pas chérir sa maison paternelle et tous ceux qui lui appartiennent, que la nature ne peut être éteinte par un mari jusqu' à haïr ce qu'on avait auparavant de plus cher; qu'un amant, plus au moins donné par le hasard et par là rien d'invariable, n'est pas à même d'égaler les liens, par lesquels la nature attache une soeur à son frère; — Camille ne lui donne pas raison et lui reproche naïvement de n'avoir jamais aimé; où l'amour a pris pied une fois et loyalement, il reste un maître doux mais absolu, son règne est inébranlable.

Après ce monologue le vieil Horace se présente pour leur apporter la fâcheuse nouvelle, que les six se sont venu aux mains, les dieux l'avaient décidé ainsi. Sabine désapprouve cette volonté des dieux, elle leur a supposé une clémence plus grande. Elle ne le croit pas déshonorant de montrer dans de

pareilles circonstances de l'affliction; si forte que soit la raison, la nature l'emporte, elle ne peut commander à ses pleurs. „Loin de là, lui répond le vieil Horace, c'est à peine que je puis retenir les miennes, quoique l'intérêt que je prends à cette triste affaire diffère entièrement du tien; tandisqu'il s'agit pour toi de se laisser aller à la douleur et aux pleurs pour ton amour, pour moi c'est l'honneur seul dont il est question. Je n'ai pas cessé d'aimer tes frères, ils me sont toujors chers, mais je puis tout de même les regarder dans ce cas comme des ennemis et souhaiter à mes propres fils une meilleure fortune; ils en sont dignes et n'ont pas chancelé, lorsque la voix générale voulut les délivrer de ce combat de la plus haute importance; malheur et mort à eux, s'ils l'avaient fait. Tant pour eux. Mais je ne puis nier d'ailleurs, continue-t-il, que jaurais préféré de voir à mes fils d'autres adversaires que les Curiaces; la volonté des dieux cependant doit se remplir; en consolez-vous et n'oubliez pas que vous êtes Romaines et que vos souhaits doivent appartenir à la patrie, à laquelle les dieux ont promis le règne de tout l'univers.“ Il est interrompu par Julie qu'il reçoit joyeux avec la supposition qu'elle vienne annoncer la victoire. Elle le détrompe brusquement en lui communiquant ce que tous des murs ont vu, Rome est soumise à Albe par la mort de deux Horaces et par la fuite du troisième, époux de Sabine. Le vieil Horace est interdit et ébahi de ce qu'il vient d'entendre; il console Sabine qui plaint ses trois frères tués; ceux-ci sont morts en accomplissant leur devoir sacré au service de leur patrie; il n'y a pas mort plus illustre pour lui; mais lui-même ne peut s'habituer de savoir le nom d'Horace chargé d'un tel affront; passe encore que Rome devient sujet d'Albe, les dieux l'auront voulu; mais que son fils a survécu et n'a pas donné comme ses frères sa vie, pour empêcher la défaite, c'en est trop pour lui; il usera de tout son pouvoir paternel, pour l'en punir. Il n'écoute rien de la part de Sabine, qui puisse changer ses idées, il ne voit que la honte que son fils lui a faite; cette honte tombera aussi bien sur

Sabine, elle en sentira bientôt l'affreux poids. Mais non, ça ne peut durer! De ses propres mains il tuera ce fils dégénéré et lavera cette honte dans son sang. Les femmes restent effrayées de l'éruption d'une telle colère. Tout essai de Camille, qui reste seule avec lui, de donner une autre direction à son fils est vain; même la voix générale de Rome, qui trouve des excuses pour l'action de son fils, ne lui vaut rien; il juge à présent en père et bien plus sévèrement que l'état. Il ne veut même pas accepter Valère qui vient en envoyé du roi et pour le consoler de la perte de deux fils et pour le féliciter du succès heureux du combat produit par la vertu du troisième; il ne le laisse pas achever et se trouve par cette raison toujours dans l'erreur qu'il n'ést venu que pour lui témoigner la sympathie du roi à la suite de la mort de ses deux fils. L'idée du forfait et de la fuite du dernier fils ne le quitte pas, jusqu' à ce que Valère parvienne à lui déclarer que dans ce cas la fuite ne fut pas seulement très honorable, mais encore ordonnée par la prudence. Car les trois Curiaces avaient été tous blessés dans le cours du combat; le survivant Horace seul ne l'était pas; réussît-il à séparer les trois adversaires, il y avait encore possibilité de les vaincre l'un après l'autre. Dans ce but il avait fait semblant de fuir et la ruse ne le trompa pas. Dans sa course il s'arrête subitement, attend le premier des Curiaces qui le suit, l'achève, se tourne alors contre le second, qui doit subir le même sort que son frère, et va après au devant du troisième, qui ne peut presque plus marcher à cause de ses blessures reçues au commencement du combat; aussi celui-ci doit mourir et Horace voilà vainqueur. La joie du vieil Horace sur cette nouvelle est immense; aussi fortement qu'il a maudit son fils il y a quelques moments pour sa fuite supposée, ses louanges le lèvent maintenant au ciel; le père ne peut attendre le temps d'embrasser un tel fils. Celui-ci même est encore retenu, à ce que Valère dit, par le roi, qui remercie avec lui et le peuple les dieux qu'ils leur ont donné la victoire; bientôt le roi viendra lui même témoigner au père sa sympathie;

cependant, lui, Valère a la commission de le remplacer. C'est trop d'honneur pour le vieil Horace, il en trouve assez dans la mission officielle de Valère. Ce dernier se congédie enfin du père Horace en lui disant, qu'il rapporterait au roi l'excitation joyeuse, où cette heureuse nouvelle l'avait mis.

Dans les idées du vieil Horace n'existe à présent rien que la victoire de Rome sur Albe, il ne pense guère à la mort de ses deux fils, il n'y voit rien de douloureux et n'en veut non plus rien voir à d'autres. Dans ce sens il dit à Camille de sécher ses larmes et de préférer à un petit malheur domestical la grande victoire que l'état vient de remporter; un amant est facile à remplacer et bien des Romains brigueront à l'avenir l'honneur d'avoir la main d'une fille d'Horace. Sa perte, dit-il, n'est pas à comparer avec celle de Sabine qui a perdu trois frères et cela par le mari même; mais malgré cela il espère, que son noble coeur, un peu aidé par lui, ressentira bientôt l'importance entière de ce que son époux a fait. En la priant encore de dompter sa tristesse et de se montrer digne d'un tel frère quand celui-ci viendra, il la quitte. Camille plongée jusqu' alors dans son affliction se réveille et montre par les premières paroles déjà qu'elle prononce, que sès idées sont justement contraires à celles de son pére. Son véritable amour brave même le sort et se passe au besoin des parents; sa douleur sera d'autant plus forte qu'elle fâche son père. Mais le sort, quels changements a-t-il produits en si peu de moments! Bientôt doux, bientôt cruel, il n'etait pas satisfait d'un coup mortel; il lui en fallait plusieurs: Un songe lui assure son bonheur futur, on prépare sa noce et tout d'un coup son fiancé et son frère sont destinés à se battre. Le combat va avoir lieu, lorsque le suffrage universel des deux camps le désavoue, mais les dieux le veulent et il se fait. Rome semble vaincu et Albe triomphe déjà, que l'aspect est entièrement changé, Rome a le dessus; son amant Curiace aussi succombe tué par son frère que le père lui a reccommandé de recevoir gaie et joyeuse. Le recevoir en vainqueur! Quelle affreuse idée! Chaque

fibre de son coeur s'y révolte; elle ne connaît plus son père et méprise la force brutale, que l'on lui dit d'honorer. Tout est perdu pour elle: qu'est-ce qu'elle a encore à craindre? Se montrer joyeuse à un tel frère ce serait un crime, non, plutôt veut-elle lui faire voir tout son mépris et la colère de sa perte.

Cette résolution prise, elle la prouve aussitôt à la demande d'Horace, qui entre avec Procule, soldat Romain, qu'elle ait à lui dire des remercîments de la victoire remportée, en poussant des pleurs. A l'assurance de la part d'Horace qu'il a réussi à venger la mort des deux frères et qu'elle en doit ressentir de la joie, elle lui répond, qu'elle n'avait alors plus lieu d'être affligée à cause de leur mort; mais que la mort de son amant en différait; personne ne l'a encore vengée. Outragé par ces paroles Horace laisse éclater sa colère; il lui déclare, que c'est un crime de penser encore à un homme qui était il y a quelques heures ennemi public; ses trophées devaient être désormais les seuls objets de son admiration. Camille ne l'entend pas, elle n'a pas le coeur aussi dur que son frère; elle ne voit dans celui-ci que le ravisseur de ce qu'elle avait de plus cher dans le monde. Sa passion augmente, elle ne sait plus maîtriser le désespoir de son intérieur. En maudissant son frère, elle lui souhaite le plus de mal possible encore et espère même, qu' un jour le brillant miroir de sa gloire recevra bien quelque tâche attirée par une lâcheté commise où que ce soit. C'en est trop pour Horace! Il atteste les dieux, qu'il n'a jamais vu de pareille colère et qu'il ne souffrira point un tel affront qu'elle fait à Rome; la naissance aurait dû lui inspirer des intérêts pour sa ville natale et à présent il voit, comme elle traîne cette chère patrie aux pieds! „Je n'en veux pas de Rome, s'écrie Camille, dans son désespoir; que Rome, auteur de toi et de tous mes maux périsse par les forces réunies de ses voisins; qu'elle se déchire elle-même, que le ciel par son pouvoir l'anéantisse du sol; que tous ses habitants y meurent et moi la dernière, pour avoir le plaisir de voir extirpé tout le peuple.“ Après cette horrible malédiction, elle s'enfuit; Horace la suit et

lui porte un coup mortel avec le désir qu'ainsi périssent tous les ennemis de Rome.

Procule voit le fait d'Horace et croit, qu'il aurait été mieux d'être moins rigoureux. Horace le reprend tout court en lui expliquant que celui qui maudit sa patrie n'a plus le droit d'y vivre; chacun est obligé de tuer un tel, et plus vite il est puni, plus celui qui l'a fait, mérite l'approbation.

A peine a-t-il fini son discours avec Procule que son épouse entre pour lui faire des reproches amers à cause du meurtre de Camille; „si tu es si prodigue de ton propre sang, dit-elle, verse donc aussi le reste de celui des Curiaces, le mien; car j'ai commis le même crime que Camille et je mérite la même punition.“ A sa vue la fureur d'Horace a relâché de beaucoup; il est même tranquille jusqu' à la prier de cacher au moins ses larmes devant lui. Son épouse, elle a l'obligation de soulager sa douleur à sa grandeur et de s'élever à sa vertu; elle, son autre lui-même, ne doit connaître autre loi que celle, adoptée par lui. Mais Sabine n'est pas à même de le comprendre et s'élever à la hauteur extrême de ses sentiments; quoiqu' elle ne puisse cesser de verser des pleurs, elle se montrera en dehors toujours digne d'une épouse d'Horace. De tels mots n'excitent point la colère de son mari, quelque peine qu'elle se donne à le faire; le désir même de recevoir de sa main la mort ne le touche pas et lorsqu'il s'enfuit, pour que l'amour ne le fasse enfin fléchir, elle reste tout-à-fait désespérée et n'exprime d'autres idées que d'avoir la mort.

Acte V. Le cinquième acte commence avec des observations générales sur le sort, c'est le vieil Horace qui les fait. Le sort a donné aux hommes la possibilité de s'élever a une certaine hauteur et d'acquérir même de la gloire; mais malheur à ceux qui vont au delà des bornes posées par les dieux! La gloire acquise perd alors ce qu'elle offre de plus doux à l'homme; d'une main puissante et sans miséricorde les dieux poussent l'homme trop ambitieux dans l'abîme. Tout plaisir trop purement goûté est mêlé d'aigreur; l'homme ne doit pas avoir l'idée

de vouloir égaler les dieux mêmes. Après ces idées générales, le vieil Horace continue, qu'il est encore plus à plaindre que son fils Horace, car c'est lui-même qui a fait naître un tel sang rebelle et honteux; tout en approuvant la mort subite de Camille, il aurait préféré de la voir vivre que de la voir tuée par Horace son fils. Celui-ci, prompt et loyal dans ses résolutions, veut immédiatement subir volontairement la mort, si le père en voit la nécéssité; d'après les lois le père est maître absolu de la vie de ses enfants, il peut les tuer, quand bon il lui semble. Il a commis ce crime, parcequ' il ne pouvait souffrir aucune tâche au sang des Horaces et avec le même droit, le père pourrait verser le sien, pour effacer la tâche du dernier forfait; l'amour ne doit pas le retenir d'user de ce droit; en le faisant, il commettrait même une faute. Le vieil Horace laisse voir par sa réponse, qu'il connaît bien ce droit et pourrait au besoin en user; mais à peu d'exceptions près ce procès rigoureux n'est guère en usage; qui est-ce qui lui resterait encore dans sa vieillesse, s'il voulait punir son dernier fils de la manière proposée? Puis il coupe court à son discours, car il voit le roi s'approcher.

Il se met à genoux pour le recevoir. Le roi Tullus le relève et dit que ce qu'il fait, savoir venir le voir, n'est que son devoir. D'ailleurs Valère a déjà annoncé sa visite. Le but de son arrivée n'est pas seulement d'avoir des nouvelles de son bien-être, mais encore de lui demander, comment il a supporté le second coup d'autant plus rude qu'il le privait de la fille unique. Lorsque le vieil Horace lui a répondu que la mort de Camille l'affligeait, mais pas jusqu' à lui faire perdre la patience, le roi le loue à cause d'une telle vertu et allègue aussi les dieux, qu'ils envoient toujours de mauvaises fortunes après un grand bonheur; il est encore à l'assurer de sa compassion sincère, lorsque Valère interpelle tout-à-coup sa justice royale, qui est au-dessus de tout; il y a crime horrible à punir. Le vieil Horace prévoit toute la portée de l'accusation violente contre son fils et veut prévenir le jugement du roi, en lui rappelant la victoire remportée par son fils. Mais Tullus sait conserver sa

dignité de roi, il a le devoir d'entendre tous et juger alors impartiellement ce qui est juste et ce qui est mauvais. Valère continue et raconte toute l'affaire concernant la mort violente de Camille. „Tous les gens de bien à Rome et à Albe parlent par sa bouche; car ces deux villes alliées déjà auparavant par des liens si intimes se sentent douloureusement atteintes par une violence telle que Horace avait commise en donnant la mort à sa soeur. Bien des gens dans ces deux villes ont lieu de plaindre un parent mort dans ce combat, et seraient-ils tous par là déjà dignes d'être tués? Or, qui est-ce qui retiendra ce rude meurtrier de commettre encore d'autres forfaits, s'il tue une soeur pour avoir plaint un fiancé? Il y a encore beaucoup d'autres raisons, qu'il pouvait alléguer à aggraver son accusation, mais il s'en passe. Les dieux même qui viennent de lui accorder tant de gloire n'accepteront pas l'encens du sacrifice fait par une telle main parricide, et aussi les roi doivent-ils respecter leur puissance." — Horace use de la permission, que le roi lui donne, de se défendre, en prenant la parole, non pas pour essayer de se purifier, mais pour dire, qu'il n'y a pas de défense dans ce cas. Le roi connaît l'affaire et sa volonté est aussi la sienne, puisque d'ailleurs contre les décisions des rois personne ne sait combattre avec succès. Il est prêt à obéir, il désire la mort, car ce n'est que par elle qu'il peut conserver la gloire justement acquise. Après un fait tel qu'il l'avait créé par son combat, il faut ou mourir on plus rien faire, pour jouir à jamais d'une bonne renommée du moins dans les yeux du peuple, qui ne connaît point de juste modération dans son jugement et est trop flexible dans ses idées. Il se serait déjà lui-même donné la mort, mais il lui en fallait la permission du roi, son maître absolu. A présent il la demande.

Sur cela Sabine vient sur la scène et implore le roi à l'écouter. Elle ne vient pas invoquer la pitié du roi; qu'il exerce la justice et qu'il punisse le coupable; mais elle s'offre elle-même à la punition comme la partie la plus chère d'Horace; elle punie, Horace son mari le serait encore plus. D'ailleurs

elle ne pourrait vivre avec un homme qui a commis tant de crimes; c'est pourquoi elle demande au roi la faveur de pouvoir mourir et de conserver de cette manière encore un bon défenseur à l'état. Avant que le roi ne puisse trouver de réponse, le vieil Horace s'adresse mutuellement aux personnages présents; d'abord à Sabine, à laquelle il démontre, que ses frères morts pour l'honneur de leur pays ne concèdent point, qu'elle en ressente aucune douleur; elle doit plutôt se montrer aussi vertueuse qu' eux. Puis il excuse son fils aux yeux du roi, en lui expliquant que son fils n'avait suivi que son premier mouvement de l'âme en punissant sur-le-champ un crime inouï. S'il avait cru y trouver une raison assez forte à l'en punir, il l'aurait fait sans demander à personne. Il s'adresse alors à Valère et avec lui à tous les Romains. „Souffrirez-vous, s'écrie-t-il, de voir tomber sons le couteau du bourreau un front, qui est ceint de lauriers immortels? Il n'y aurait pas, même en cas que l'on voulût le punir, d'endroit qui n'eût vu les exploits celèbres de sa vertu fameuse.“ Aussi le roi, dont il a augmenté tellement le pouvoir, ne peut-il le condamner; car qui sait, s'il n'aura pas besoin de lui encore un jour. Enfin il se tourne vers Horace même; il lui dit, qu'il n'avait pas lieu de haïr la vie, crainte de voir ternie sa gloire. Ce n'est pas le peuple dont sa clarté dépend, mais du roi, qui seul sait apprécier toute sa valeur. Valère voulant encore ajouter quelques nouvelles vues à ce qu'il vient de dire est interrompu par le roi qui veut décider, s'il est coupable ou non. Il connaît bien toute la portée du crime, mais de l'autre côté il est commis par un homme, qui a sauvé la patrie et lui a donné une double couronne. Puisqu'il y voit une très grande faveur accordée justement à cet homme, il ne faut pas à s'en prendre, car de telles gens font la force des rois. C'est pourquoi Horace doit vivre et continuer d'aimer l'état. Valère deviendra son ami véritable; ainsi Sabine séchera ses larmes et se montrera digne de ses frères morts en subissant un sort si funeste. Mais afin que le sacrifice puisse avoir lieu demain, il faut d'abord purifier Horace et apaiser les

mânes de Camille, en l'enterrant près de son amant qu'elle avait vivante tant aimé.

Comme les dramatistes français du temps de Corneille suivaient strictement les règles qu' Aristote a fixées sur la tragédie, il ne serait pas déplacé, à ce que nous croyons, de les regarder de plus près. Pour notre but il s'agit principalement, de savoir ce qu'il a dit sur les trois unités, à savoir l'unité de temps, de lieu, et d'action, dont la dernière est sans contredire de la plus haute importance, pendantque les deux autres n'ont qu'une valeur secondaire. Quant à l'unité d'action (nous voulons commencer par elle et entendre ce qu'il en dit), Aristote dans son livre sur la Poétique nous dit: La tragédie, est une représentation imitative d'une action sérieuse et complète, d'une certaine étendue par le moyen d'un discours, et encore une imitation non pas dans la forme du récit, mais par des personnages actifs qui par l'excitaton de la crainte et de la compassion aboutit à la délivrance de sentiments semblables. La tragédie imitant une action exécutée par des personnes ayant une qualité décisive d'après leur caractère et la formation d'esprit, les actions tragiques sont naturellement fondées sur les caractères et la formation d'esprit comme sur leurs dernières raisons d'être. L'imitation de l'action est la fable par laquelle on entend l'union des événements particuliers à un tout; les caractères indiquent telle ou telle qualité, et par la formation d'esprit les personnes nous disent leur opinion. De ces trois points désignant les actions tragiques la combinaison simple et unie des événements est d'autant plus le moment le plus important, que la tragédie ne traite pas de personnes mais d'actions, par qui les premières différemment qualifiées viennent au bonheur ou au contraire. Les caractères n'adoptent que le second rang et le poète n'en a besoin que pour représenter l'action. Celle-ci est le but de la tragédie. Or, ce qui donne à la tragédie le plus d'attraction et de touchant, ce sont le dénoûment ou la péripétie et la reconnaissauce et cela encore appartient à la fable. Le troisieme point enfin c'est la formation d'esprit,

par où nous entendons la capacité de dire ce qu'il y a de bon et de particulier dans la matière traitée et de prouver, qu'une chose existe ou non.

Après avoir constaté l'importance de l'action même, il faut voir la qualité, de quelle doit être la composition des événements. Nous avons vu déjà plus haut, que cela doit être un tout; ça veut dire, qu'il doit y avoir un commencement, un milieu et une fin, dont l'un ou détermine l'autre soit par nécessité, soit ordinairement, ou suit l'autre. Ce tout ne doit être ni trop petit ni trop grand, dans quel cas on ne serait plus à même de le parcourir à la fois, et est établi le mieux, quand suivant la suite propable ou nécessaire des événements s'y montre un changement subit de fortune.

Apparemment la fable n'a pas encore d'unité par celle de la personne seule, puisque celle-ci est sujette à une infinité de choses, mais seulement par la représentation d'une action entière et complète, dont les parties particulières sont inséparablement ajoutées les unes aux autres.

Quant à l'action même de la tragédie, il ne suffit pas encore qu'elle forme un tout solidement composé, mais elle doit encore exciter la crainte et la compassion, dont nous avons déjà parlé plus haut. Mais quels sont donc les événements qui excitent de pareils sentiments? Ce sont des crimes commis par un ami à l'autre. Car que ressentirait-on plus qu'une horreur ordinaire, si l'on voyait un ennemi tuer l'autre? Ou encore un homme indifférent l'autre? Rien du tout; pour exciter la crainte il faut des forfaits d'un ami contre l'ami. — Cette crainte, trop souvent confondue avec l'effroi, n'est pas celle, que le malheur d'un autre excite dans nous pour cet autre même, mais elle est la crainte, qui naît de notre ressemblance avec la personne pâtissante, la crainte, qui voit tomber sur nous-mêmes les accidents menaçant celle-là, la crainte de pouvoir même devenir la personne excitant justement la compassion; tout bref cette crainte est la compassion, qui se rapporte à nous-mêmes. Nous voyons donc que la crainte

n'est pas à séparer de la compassion dans une bonne tragédie, que l'une est suivie de l'autre.

Quand plus haut nous avons vu, que la crainte et la compassion doivent aboutir à la délivrance de sentiments semblables (*τῶν τοιούτων παθημάτων*), qui est proprement le but de la tragédie, ce n'est pas à dire, que la tragédie a la tâche d'épurer toutes nos passions possibles. Aristote n'entend pas seulement par crainte le déplaisir d'un mal imminent, mais encore celui d'un présent accident, d'un passé, l'affliction, le chagrin et par la compassion tous les sentiments philanthropiques; dans toute cette étendue la crainte et la compassion excitées par la tragédie doivent épurer notre crainte et notre compassion, mais non pas d'autres passions.

Enfin Aristote, qui distingue deux sortes de fables, la simple et la compliquée, veut, que la dernière ait une péripétie et une reconnaissance (*ἀναγνώρισις*); il entend par la première, que de certaines actions par un changement subit (*μεταβολή*) ont l'effet contraire à celui qui est intentionné par celles-là et ne concède la reconnaissance que dans l'union avec la péripétie. Celle-ci même ne doit pas consister en ce qu'un homme vertueux tombe du bonheur subitement en malheur, ni que les criminels parviennent par des événements imprévus au bonheur, ni qu'un scélerat subit le sort le plus dur—mais que l'homme au caractère moyen, pour ainsi dire, jouissant d'une grande estime et vivant dans le bonheur, souffre les travers du sort moyennant une grande faute, qu'il commet. —

Une place secondaire dans la représentation d'actions tragiques fut adoptée par les caractères, dont la bonne tragédie veut, que leur qualité soit quadruple. D'abord c'est la bonté du caractère qu'elle exige, elle dépendra de l'effet intentionné par un discours ou une action; s'il est bon, le caractère le sera aussi; puis la conformité, la fidélité de caractère, et enfin la proportionnalité, lors même le personnage à représenter offrait au poète un caractère variable. Aussi bien que dans la composition de la fable, les caractères doivent montrer une certaine

nécessité ou vraisemblance, en sorte que par elles les personnages parlent ou agissent. —

Enfin il nous reste encore à regarder ce que nous avons nommé plus haut la formation d'idées ou d'esprit; il y appartient tout ce qui est effectué par le discours (la parole) à savoir: la preuve et la réfutation, l'excitation des sentiments comme de la crainte etc, et l'inspiration d'une haute estime ou de la méprise. —

L'unité de jour, dont Aristote, en comparant la durée d'une épopée et d'une tragédie, dit que celle-ci tâche de renfermer la durée de son action dans un tour de soleil, n'est fondée chez les Grecs qu'en ce que la scène est ouverte pendant toute la pièce. Naturellement la différence de la durée ne peut pas être mesurée à la différente durée de ce que l'on traite, mais doit en être causée. Aussi la tragédie d'après sa nature ne peut-elle passer par le temps de sa représentation le temps du représenté en elle, mais elle sera plutôt plus courte. Pendant que Corneille se trouve un peu gêné par ce court espace de temps et qu'il l'avance jusqu' à trente heures, d'autres dramatistes français veulent strictement suivre cette règle et vont même jusqu' à rétrécir la durée de l'action à celle de la représentation. Lors même que la tendance de ces derniers semble d'autant plus naturelle, qu'ils prétendent égaler la représentatiou et la vraisemblauce des faits, toute la théorie de l'unité de jour ne doit pas être prise physiquement. Car que deviendrait la compassion du spectateur au sujet traité, s'il était à même de compter d'avance les heures de l'action et de la vie des héros? L'âme ne tient pas à l'heure, comme le corps; elle noue tout au contraire facilement deux moments importants, quoique séparés par le temps. La tâche du poète est de rapprocher ces moments épars, pour faire oublier la longueur du temps qui n'est rempli que de choses moins importantes. Si les anciens démontrent dans leurs pièces la soi-disant unité de jour, c'est plutôt le semblant progrès constant et noué du temps, parcequ'ils en effet déroulent aux yeux du spectateur plus d'événements

dans leurs chants de choeur que ceux-ci ne peuvent contenir suivant leur durée actuelle.

Quant à l'unité de lieu, Aristote n'en parle nulle part. Si l'on dit que les anciens l'ont toujours observée, il faut savoir que l'arrangement de leur scène était tout différent du nôtre. D'abord ce n'était pas, comme ordinairement chez nous, une chambre, où l'action se faisait, mais leur scène eut une étendue bien plus grande et représentait soit une place ouverte devant plusieurs édifices, soit l'entier intérieur d'un palais, en sorte qu'elle offrait malgré l'unité de lieu une certaine variété pour la représentation; et puis la présence continuelle du choeur, qui consistait de personnes habitant l'endroit même de la représentation, exigeait l'unité de lieu; avant qu'il ne fût éloigné d'une manière quelconque, on ne pouvait pas changer de scène. Outre la construction de la scène antique qui voulait l'unité de lieu, c'était encore la qualité de la matière traitée, qui la favorisait; car celle-ci, la mythologie, ne fut pas seulement de la poésie et telle clairement déjà arrangée, mais aussi traita-t-elle un siècle si simple dans les moeurs et miraculeux dans les événements, que tout semblait pousser à la catastrophe tragique. Donc l'ancienne tragédie n'est pas plus fondée sur un temps limité que sur l'unité de lieu; ces deux demandes des poètes français sont plûtôt chez les anciens quelque chose d'accidentel et de nature à être variables au besoin.

A se tenir bien étroitement à la règle de l'unité de lieu, les poètes français étaient encore contraints par une autre circonstance, dont „Schlegel dans ses discours sur l'art dramatique et la littérature“, nous donne quelques détails. X discours.

Ce n'était pas seulement la machinerie, c'est-à-dire les institutions mécaniques au moyen desquelles on changeait l'extérieur de la scène, soit en baissant le rideau, soit en changeant de coulisses et de fond, qui rendait un changement de lieu extrêmement difficile, mais encore un usage étrange, en vogue jusqu' à l'époque, où Voltaire faisait représenter ses pièces. Il y avait toujours des deux côtés des acteurs un certain nombre

de jeunes gens de bonne famille qui prétendaient, d'après la mode d'alors, à ces places particulières pour être le plus proche possible à l'action et aux acteurs, pour y faire de bons mots sur ce qu'il y avait de ridicule dans la représentation et tirer par là l'attention générale des autres spectateurs sur eux. Naturellement le rideau ne pouvait pas être baissé, sans que l'on eût privé ces jeunes gens de l'aspect de l'auditoire; et qui aurait osé, dans ces temps, où l'aristocratie avait la liberté de faire tout, de soustraire ces lions de la société, cette noble jeunesse dorée même quelques moments à l'admiration générale! Cette circonstance extérieure imposait aux poètes encore des difficultés d'un autre côté. Le drame avait été favorisé par la cour du temps de Richelieu et les poètes étaient subventionnés par lui; le succès des pièces dépendait entièrement de l'opinion de la cour et de la haute société. Naturellement les auteurs, pour ne pas voir échouer leurs oeuvres, cherchaient à mettre en correspondance le langage, la démarche et le caractère de leurs héros avec la courtoisie accomplie, les usages et les préjugés du beau monde. Que sous de pareilles circonstances les éléments véritablement tragiques devaient avoir le dessous contre des passages plutôt sentant la cour n'était pas étonnant. Où la vie sociale est raffinée au plus haut degré, l'enthousiasme de la vraie poésie ne peut pas être senti, il paraîtra ridicule.

Après avoir développé les marques essentielles de la tragédie en général, faisons maintenant l'examen de notre tragédie et voyons, si les règles que nous avons fixées, y sont contenues.

Cette tragédie, une des premières qui aient inauguré le genre, a été bien souvent l'objet de critiques. D'abord c'était Corneille lui-même qui avouait avec une franchise et une modestie extraordinaires, que l'action était double par le péril où tombe Horace après le meurtre de sa soeur et après être sorti du premier combat; et un double péril, dit-il plus loin, ne doit exister que quand il y a liaison et continuité des deux, ce qui n'est point ici le cas. — Voltaire, auteur de bien des pièces lui-même et critique d'autres, trouve de plus grands

défauts encore, sans cependant se donner la peine de les motiver ou de les mettre à l'épreuve. Dans ses „remarques sur les Horaces“, Acte V, il dit. „Il est vrai que cette pièce n'est pas régulière, qu'il y a en effet trois tragédies absolument distinctes, la Victoire d'Horace, la Mort de Camille et le Procès d'Horace, mais les scènes d'Horace, de Curiace et du vieil Horace sont d'une si grande beauté qu'on reverra toujours ce poème avec plaisir, quand il se trouvera des acteurs qui auront assez de talent pour faire sentir ce qu'il y a d'excellent et faire pardonner ce qu'il y a de défectueux.“ On voit, qu'une telle manière de faire la critique n'est pas difficile; après avoir nié que l'oeuvre en question et prétendant au titre de tragédie, manque de parties principales de consistence, dont la tragédie ne peut nullement se passer, savoir l'unité d'action, il essaie de rendre ces reproches moins amers en jetant au poète quelques louanges lénitives. Véritablement français! La Harpe, autre critique tout dévoué à Voltaire, répéte ce que celui-ci a prononcé et dit dans son „Cours de Litérature“, que l'action de la tragédie n'est pas seulement triple, mais encore que la seconde, la mort de Camille, nuit beaucoup à la première, où le caractère d'Horace brille au plus haut dégré, en ternissant cet éclat éblouissant. Une troisième action enfin, dit-il, forme Horace mis en jugement, action d'autant moins attrayante que l'on sent trop bien, qu' Horace, défenseur et sauveur récent de la patrie, doit en être récompensé et ne saurait être puni. Aussi La Harpe ne veut-il entendre ces deux derniers actes que par respect pour le nom du père du théâtre.

Ces critiques prouvent, combien peu judicieux ces juges français savaient porter leurs jugements; tout différente en est la manière de critiquer de nos grands hommes de lettres.

Schlegel s'y montre déjà d'une autre trempe. Il dit dans ses discours, X: Le combat seul des Horaces n'aurait pas été une action, mais seulement un événement sans des moments tragiques, le patriotisme devait l'emporter sur les liens de famille, si l'on voulait de la tragédie. Et en effet, qu'est-ce qu'

un combat entre des hommes, même étroitement liés par l'amitié et la parenté, qui devait décider du sort de l'un des deux partis, offrait de tragique? Cela n'appartenait qu' à la politique et ce n'était qu'un pur hazard, que l'on choisissait justement ces hommes-là. Or un hazard ne peut jamais contenir ce qui fait l'essentiel de la tragédie. Les événements dont elle se compose, doivent avoir une suite nécessaire; ils sont invisiblement causés les uns par les autres et tendent tous au même but, à la catastrophe qui effectue par la compassion et la crainte en nous ce qu' Aristote nomme ἡ κάθαρσις. Toutes les actions, quelque peu qu'elles semblent avoir d'union, doivent marquer dès qu'elles commencent à se faire, ces causes et ne deviennent de simples faits des tragiques que par l'enchaînement des différentes circonstances. Aussi bien que dans les actions la catastrophe pourra être prévue, ce sera dans le développement des caractères. Il faut que ceux-ci dès leur premier éveil démontrent ce qu'ils peuvent devenir dans le cours de leur démarche; rien n'est prononcé d'eux qui ne soit pas justifié par la catastrophe. On n'en choisira pas de mauvais et d'abjects, pour qui le spectateur aurait immédiatement de l'horreur; au contraire ils seront d'une trempe élevée au dessus du commun, qui inspirent du respect et de la vénération; s'ils dévient du juste chemin où l'on les voyait marcher et dans lequel ils seraient venus à leur but suprême, c'est le sort qui en est la cause; soit qu'ils aient virilement combattu à le vaincre; soit qu'ils le suivent yeux clos, ils succombent. Avec une profonde affliction et avec de la crainte le spectateur les voit tomber; sur quelle hauteur sublime qu'ils eussent été placés. Comme toute cause a ses effets, celles des actions dans une tragédie en ont de même et y consistent en la catastrophe. Le héro, originalement doué des plus hauts dons de la nature, fourni par elle d'un sens juste et minutieux de distinguer le bien du mal et pour cela d'autant plus responsable de ses actions, sent bientôt même dans ses entreprises une force supérieure à la sienne, contre laquelle il fait de vains efforts à la vaincre. Quelques efforts presque

surhumains qu'il fasse, quelques ruses ou réflexions subtiles qu'il emploie, tout est vain contre elle; elle le maîtrise et lui montre sa vanité en le renversant dans la carrière des autres humains. Cette force divine lui dicte sa punition et prouve par là qu'elle est à jamais le trône inébranlable, qui ne souffre point d'attaque. Cette idée de la supériorité suprême de la force divine domine dans toutes les tragédies grecques; partout elle sait atteindre le criminel et le châtier. Ce châtiment justement forme ce que nous nommons la catastrophe. Par elle finalement comme déjà par l'enchaînement des actions, la tragédie tend à leur but, à savoir *τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν* par l'excitation de la compassion et de la crainte. Le tableau, que la tragédie veut dérouler devant nos yeux, consiste dans la liberté intérieure de l'homme et de la nécessité extérieure, le sort contre qui il combat et auquel il succombe; naturellement les points, dont il s'agit dans ce combat, n'ont qu'un intérêt moral. Le spectateur a vu son héro, dont le caractère si non libre de défauts et de déformités, même de crimes, est pourtant élevé au-dessus des moeurs de la réalité et possède le plus de dignité et de grandeur possible, commencer sa carrière avec un élan admirable; il a vu tendre au plus haut but que l'homme bon et grand puisse suivre, il à vu avec une certaine anxiété intérieure son chemin croisé par des obstacles venant d'une force supérieure et invisible, il l'a vu courageusement les braver et comme il ne pouvait les vaincre, bravement au moins se défendre contre eux et enfin il l'a vu succomber. Chaque moment de sa vie, chaque nouvelle situation, où il s'est trouvé, chaque danger où il est tombé et d'où il est sorti glorieusement, sauf du dernier dicté par la divinité, furent accompagnés par le spectateur, il a souffert et combattu avec lui et se croit à la catastrophe frappé de la même récompense ou punition que son héro sur la scène, il est purifié par la vue du sort de son héro et voit où aboutissent ses plans et entreprises, s'ils n'ont pas une base bonne et morale. C'est ce en qui consiste essentiellement *ἡ τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσις* d'Aristote.

Si Voltaire veut faire de ce combat seul une tragédie, nous n'y trouvons rien de tout ce que nous venons de mentionner sur ce sujet et nous saurons par là quel jugement nous avons à porter sur un tel critique. Comme nous avons dit déjà plus haut, le combat seul n'était qu'un hazard qui concernait la politique et ne contenait rien de tragique; il fallait que la mort de Camille et l'expiation de ce crime de la part du meurtrier advinssent pour donner à l'ensemble un dénoûment tragique, quoique non dans le sens des tragédies grecques, dont nous avons parlé en général, puisque la base et la conséquence morales de la mort de Camille du combat lui manquent. Pour prouver l'unité d'action, ce n'est pas sans intention et préméditation, que Corneille, (Acte I, Sc. II.) fait promettre au vieux Grec le destin à Camille:

„Albe et Rome demain prendront une autre face;
„Ses voeux sont exaucés, elles auront la paix,
„Et tu seras unie avec ton Curiace,
„Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais."

Ne pas être séparée de son Curiace par aucun mauvais sort, elle ne le pouvait être autrement que quand tous deux étaient morts; vivant ils étaient toujours soumis au sort. Puis la suite de la même scène, indique la mort de Camille, où elle raconte ses songes affreux, qu'elle a eus:

„J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite;
„Un spectre, en paraissant, prenait soudain la fuite;

Car si par ce spectre nous pouvions d'abord entendre aussi bien Horace en fuite de ses adversaires que Camille fuyant son frère l'épée à la main, nous sommes obligés de croire que le poète avait dans l'idée le dernier à la catastrophe de la tragédie, si nous voyons réellement fuir Camille. L'union de ces deux actions nous paraît prouvée par là. Enfin quant au procès, qu' Horace doit subir, il est la conséquence nécessaire du crime et en forme l'expiation, sans laquelle une tragédie n'accomplirait pas son but; tout criminel, soit qu'il se soit opposé contre les lois divines, soit qu'il ait violé les lois humaines, doit souffrir

une punition de quelle manière que ce soit. Corneille a bien eu cette idée juste de la tragédie en ajoutant le cinquième acte, quand même il offre pour la beauté de l'ensemble peu de remarquable et tient même du lourd et du traînant.

Ainsi l'unité d'action nous paraît assurée. Pour l'unité de jour, elle est hors de doute, puisque tout se fait dans les vingt-quatre heures; aussi l'unité de lieu ne peut être doutée, comme l'action entière se fait à la maison du vieil Horace.

Pour les caractères, nous en avons à distinguer des principaux, celui du vieil Horace et d'Horace, son fils, et de moins importants, celui de Camille, de Sabine, de Julie et de Valère, qui n'ont qu'un rôle secondaire. Encore le personage de Sabine est-il inventé par Corneille, invention d'autant plus heureuse qu'elle sert à laisser paraître le combat entre des hommes si intimement liés encore plus détestable. Le personage de Julie est tel que nous le trouvons partout dans le drame français et sert de confident. Celui-ci, fidèle compagnon de son maître, conseiller ou juge dans toutes les affaires, doit entendre les propos et les idées de celui, au service duquel il se trouve; par lui nous sommes introduits avec de longues déclamations dans les idées de son maître, que l'on devrait proprement puiser du cours de l'action; le discours avec ce confident ressemble, pour ainsi dire, au prologue qui nous déclare l'action suivante et forme par là bien le moment favorable de beaux vers, qui ne servent rien à l'ensemble. Un tel personage est representé par Julie, personage qui n'avance rien dans l'action et qui disparaît vers la fin, sans que l'on sache ce qu'elle est devenue.

Regardées du point de vue de l'action, les deux autres femmes ne servent pas non plus à la développer, nulles paroles, nulles prières de l'une ni de l'autre, de faire chanceler les deux héros dans leur consentement à subir le combat funeste n'ont aucune influence sur eux; si Camille par sa mort subite et violente excite l'intérêt général, Sabine cependant tombe à l'oubli, quoique ce soit un principe de la tragédie que le dénoûment doit décider de l'état de tous les personnages d'une manière

satisfaisante. — Sabine, soeur des Curiaces et épouse d'Horace, Albine de naissance, Romaine de choix, ne sait se résoudre, quel parti prendre décisivement:

„Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome.“ Elle voudrait bien joindre l'amour de sa patrie à celui de Rome, où elle appartient selon le devoir, mais elle n'y réussit pas; quelques belles paroles qu'elle expectore là-dessus, quelque forte qu'elle paraisse dans ses résolutions, elle n'en vient à aucune décisive, ce qui fait que ce qu'elle dit a quelque chose de récherché, de froid, qui ne soit destiné qu' à l'oréille.

Camille, soeur d'Horace, se montre d'une autre trempe. Sortie d'une famille illustre, dont les membres mâles ne connais sant rien que l'amour rigide de la patrie et le devoir, mettent en pratique leurs idées par une opiniâtreté invincible, elle en possède de même; c'est par là qu'elle tâche d'empêcher ce combat par le plus d'éloquence possible, qu'elle le reprouve vivement et qu'elle le fait encore, lorsque son frère victorieux revient qui a tant augmenté la gloire de son pays; mais à ce caractère entêté par sa naissance se mêle un trait qui lui prête tant de charme, celui de l'amour. Ne pas voyant la haute importance du combat à venir, auquel les deux hommes se sont décidés, et croyant que ce n'est que par le vain honneur qu'ils vont s'y engager, elle cherche à faire valoir les droits de son amour pour Curiace; l'inclination personelle est plus forte chez elle que l'amour de la patrie; mais envain, malgré qu'elle ne laisse aucun moyen à le faire changer d'idée. Toute sa démarche fait bien prévoir l'éclat terrible, que causerait un choc de son caractère avec celui de son frère, tous les deux étant d'une telle inflexibilité.

Le héro principal de la pièce enfin est Horace. Tout ce que nous venons de dire de l'opiniâtreté de sa soeur Camille paraît faible chez lui; son opiniâtreté va à l'extrême. Son amour de la patrie, dans lequel Schlegel voit l'idéal du patriotisme, n'est plus du patriotisme, comme tout homme honnête qui aime sa patrie, le prouverait même jusqu' à y risquer sa vie, c'est du fanatisme aveugle, qui ne connaît pas d'autre chose et qui ne craint

même pas de commettre des crimes, quand il les croit nécessaires. Dans Horace bien persuadé de sa valeur, se mêle à ce fanatisme toute encore l'avidité de gloire. Acte II, Sc. III il épanche son âme, en disant:

„Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes!"

Pour lui un combat au salut de tous n'a rien d'extraordinaire; mais justement un combat contre tout ce qu'il y a de plus cher, c'est ce qui l'irrite, et le provoque, si ce n'était que pour rendre son nom immortel.

C'est l'effet du fanatisme qu'il tue sa soeur; il ne se connaît plus, il ne peut plus rendre compte de ses passions. La Harpe dit, que cette mort flétrit le caractère d'Horace; Schlegel le trouverait plus motivé, si Horace jeune et non pas marié l'avait commis dans un accès de sa ferveur juvénile. Mais dans la bonne tragédie toute action doit porter la marque du caractère de celui qui l'a fait, elle est la conséquence nécessaire du dernier et n'est justifiée, quelle qu'elle soit, que du point de vue des causes, naturellement pas de celui des effets.

Le caractère d'Horace vainqueur, aurait-il été moins brillant s'il eût épargné à son retour sa soeur déplorant son seul bien, l'élu de son coeur? N'aurait-ce pas été grand que de montrer de l'indulgence pour elle qui a tout perdu au moment qu'on même a tout gagné? Sans doute. Mais le fanatique ne connaît pas de sentiment humain, il est comme privé de sens, il commet le meurtre sans s'en apercevoir dans le moment même; avec la même ardeur il aurait fait une bonne action sans cependant s'en tenir compte.

Bien différent de ce caractère rigide est celui de Curiace. Pour lui aussi le devoir et l'amour de la patrie précèdent tout; à les satisfaire il se combat avec qui que ce soit, brave comme il est; mais cette fermeté est loin de l'opiniâtreté d'Horace; il connaît des sentiments plus nobles et plus humains qui laissent paraître moins dure et funeste toute action apparemment exorbitante. L'amour trouve de la place dans son coeur, et s'il ne peut se

donner entièrement à lui, c'est le triste sort et le devoir qui l'en empêchent. Peu lui importe de rendre son nom immortel à la postérité, il n'obéit qu' à son devoir et lui fait un sacrifice.

Plein de grandeur et d'altesse se montre le vieil Horace, vrai type de chevalier romain des premiers temps du royaume et de la république. C'est de lui, qu'est émanée cette fermeté de caractère qui est devenue dans son fils de l'opiniâtreté qui va jusqu' au fanatisme, de lui, que l'accomplissement absolu du devoir devient de l'aveuglement chez le fils, mais d'autres sentiments encore remplissent son coeur. Avant tout il est père, et jamais il ne cesse de l'être quand même les circonstances l'obligent à ne pas le faire voir. Telle est l'occasion du fameux „Qu'il mourût"; s'il est beau pour un Romain, il est dur pour un père, ce qu'il venait d'être dans l'adieu qu'il faisait quelques moments plus tôt à son fils. Encore la confiance qu'il met en les Dieux, prête à son caractère tant d'attraits et le rend si noble; pour lui le sort est imposé aux hommes par une force supérieure; il faut s'y courber.

„Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux."

Dit-il à son fils Horace et à Curiace Acte II, Sc. VIII, les larmes aux yeux mais inflexible de volonté. C'est un appel des plus nobles.

Encore prouve-t-il cette confiance: Acte III, Sc. V

„La prudence des Dieux autrement en dispose;
„Sur leur ordre éternel mon esprit se repose:" . . .

Venons maintenant à l'exposition de l'idée, sur laquelle la tragédie repose. Si la tragédie en général nous représente des scènes, dont les dénoûments sont violents et sanglants et des passions déchirantes, qui ébranlent le coeur humain au plus haut degré, c'est ou pour nous montrer la dignité humaine, par de grandes et sublimes images, qu'elle fait passer devant nos yeux, ou l'existence d'un ordre supérieur, qui règle mystérieusement les événements semblant sortir de leur chemin prescrit. Mais les événements inspirés par cet ordre supérieur demandent des hommes, s'ils veulent se manifester aux hommes, ceux-ci



sont les ontils dans la main de la Providence et exécutent ses desseins. Mortels ils sont sujets à des faiblesses humaines, dont l'expiation démontre clairement l'intention divine. D'après cela notre tragédie nous paraît appartenir à ce que nous venons de dire sur les desseins de la Providence: „Rome doit devenir la maîtresse du monde entier;“ elle ne doit pas succomber dans le combat, qui d'ailleurs ne peut se faire que par des hommes, qui par leurs vertus et leurs faiblesses sont les représentants du genre humain flottant commes des vagues sur la mer à jamais invariable dans sa majesté, de la divinité. Comme celle-ci est toujours égale à elle-même, ceux-là sont soumis à la variété infinie de leurs caprices et trouvent enfin leur ruine au combat contre la première.

Schlegel dit, que l'idée de l'ensemble est la victoire du patriotisme sur les liens de famille, ce ne serait pas le sujet d'une tragédie, quand même nous n'aurions pas montré, combien ce patriotisme d'Horace tenait du fanatisme le plus dur; car quelque intéressante et bonne qu' une telle action puisse être, il lui manquerait, ce qui est l'essentiel de la tragédie, la faute; le héro, dont la gloire de ses faits éblouit tout, ne sait passe gouverner lui-même; n'écoutant que sa passion il offense ce qui est juste et divin.